

**La romanisation de Volterra : « a case of mostly negotiated
incorporation, that leaves the basic social and cultural
structure intact ? » (N. Terrenato, in *Italy and the West*,
Oxford, 2001)**

**Clara Berrendonner
Université Paris I**

Introduction

Les définitions de la romanisation qui ont été proposées dans la dernière décennie tentent à la fois de s'inscrire dans la continuité des études des années 60 et 70 et de marquer une césure avec elles. La valorisation du rôle des populations locales est héritée de la perspective qui voyait dans la romanisation un cas particulier de l'acculturation¹. Parallèlement, les difficultés liées à cette dernière notion expliquent que l'on évite de s'arrêter sur le mécanisme et le résultat des transferts culturels². Toutefois, la manière de procéder ne s'en voit pas fondamentalement modifiée : on s'efforce toujours d'identifier des indicateurs qui permettraient de suivre le mouvement de la romanisation³.

¹ L'assimilation de la romanisation à un processus d'acculturation apparaît chez M. Millett, in T. Blagg, M. Millett eds., *The Early Roman Empire in the West*, Oxford, 1990, p. 31 ; P. Desideri, in *Storia di Roma*, Torino, 1991, p. 577 ; M. Millett, N. Roymans, J. Slofstra in J. Metzler, M. Millett, N. Roymans, J. Slofstra eds., *Integration in the Early Roman West*, Luxembourg, 1995, p. 1-5 ; M. C. Hoff, S. I. Rotroff, *The Romanization of Athens*, Exeter, 1997, p. ix ; G. Woolf, *Becoming Roman*, Cambridge, 1998, p. 7 ; N. Musco Mendes, *Phoînix*, 5, 1999, p. 312-313 ; S. Keay, in S. Keay, N. Terrenato eds., *Italy and the West*, Oxford, 2001.

² Voir par exemple J. Slofstra in R. Brandt, J. Slofstra eds., *Roman and Native in the Low Countries*, Oxford, 1983, p. 71 ; N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 94.

³ M. C. Hoff, S. I. Rotroff, *The Romanization of Athens*, Exeter, 1997, p. x. Comme le note P. Freeman, *JRA*, 6, 1993, p. 443, ceci implique de définir quels sont les éléments constitutifs de la culture romaine. Les réponses apportées ont été très diverses : l'urbanisation et un certain type de paysage urbain monumental (J. M. Blazquez, *Nuovos estudios sobre la romanización*, Madrid, 1989, p. 23 ; M. Millett, *Roman Britain*, London, 1995, p. 60 ; K. Hopkins, in J. M. Blazquez, J. Alvar ed., *La romanización en Occidente*, Madrid, 1996, p. 20 ; R. Hingley, in D. Mattingly ed., *Dialogues in Roman Imperialism*, Portsmouth-Rhode Island, 1997, p. 91 ; M. Torelli, *Tota Italia*, Oxford, 1999, p. 9 ; S. Keay, in S. Keay, N. Terrenato eds., *Italy and the West*, Oxford, 2001), la villa (M. Millett, *Roman Britain*, London, 1995, p. 67), l'épigraphie (K. Lomas, in E. Herring, R. Whitehouse, J. Wilkins eds., *Papers of the 4th Conference of Italian Archaeology, I*, London, 1991, p. 231 ; G. Woolf, *Becoming Roman*, Cambridge, 1998, p. 23 ; S. Keay, in S. Keay, N. Terrenato eds., *Italy and the West*, Oxford, 2001), le latin (G.

Dans une série d'articles parus depuis 1992⁴, N. Terrenato a fait de la cité étrusque de Volterra un laboratoire d'étude. Mettant en avant l'inefficacité des critères traditionnellement privilégiés dans l'analyse de la romanisation⁵, il centre son approche sur deux d'entre eux⁶. Le premier est l'archéologie des paysages, le second les comportements des élites. En cela, N. Terrenato se place au croisement de plusieurs tendances actuelles. D'une part, il prend acte d'une nouvelle hiérarchie des sources, qui se traduit par une réticence marquée à l'égard de la production artistique et des sources littéraires, jugées non représentatives, et par un intérêt renouvelé pour la culture matérielle. D'autre part, sans doute en raison de son parcours personnel, il synthétise les apports de deux types de recherche, les *field surveys* typiques de l'école anglo-saxonne⁷, et les enquêtes prosopographiques illustrées notamment par l'école italienne⁸.

A partir des deux orientations qu'il privilégie, N. Terrenato reconstruit l'image paradoxale d'une romanisation dans la continuité. La permanence des structures socio-économiques volterrannes résulterait de l'action des élites locales, qui seraient parvenues à négocier avec les autorités romaines le maintien du *statu quo*⁹, et en

Woolf, *Becoming Roman*, Cambridge, 1998, p. 6), le mode de production esclavagiste (M. Torelli, *Tota Italia*, Oxford, 1999, p. 11 ; C. Castro, in S. Keay, N. Terrenato eds., *Italy and the West*, Oxford, 2001), un style de vie caractérisé par la fréquentation des thermes et des jeux de gladiateurs (G. Woolf, *PCPhS*, 40, 1994, p. 126 ; S. Alcock, in M. C. Hoff, S. I. Rotroff, *The Romanization of Athens*, Exeter, 1997, p. 1 ; J. Huskinson, in J. Huskinson ed., *Experiencing Rome*, London-New York, 2000, p. 111-120). N. Terrenato, in C. Forcey, J. Hawthorne, R. Witcher eds., *TRAC 97*, Oxford, 1998, p. 25 ; in S. Keay, N. Terrenato eds., *Italy and the West*, Oxford, 2001, a souligné à plusieurs reprises qu'on ne peut s'en tenir à l'examen d'un unique critère, susceptible de conduire à une reconstruction biaisée, mais que seule la combinaison de plusieurs indicateurs permet de dégager des tendances.

⁴ N. Terrenato, in *Archeologia del paesaggio*, Firenze, 1992, p. 561-596 ; N. Terrenato, L. Motta, *Boll. Arch.*, 23-24, 1993, p. 109-116 ; N. Terrenato, A. Saggin, *Arch. Cl.*, 46, 1994, p. 465-482 ; N. Terrenato, M. Munzi, *Ostraka*, 3, 1994, p. 31-42 ; N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 94-114 ; N. Terrenato, in *Italy and the West*, Oxford, 2001, p. 54-67.

⁵ N. Terrenato, in *Italy and the West*, Oxford, 2001 : la production artistique et les monuments publics, qui donnent une image identique de toutes les cités italiennes contemporaines, amènent ainsi à conclure à la dissolution des identités locales, et ne sont donc en rien révélateurs des relations de pouvoir internes aux communautés italiennes.

⁶ Voir le découpage thématique de l'article du *JRS*, 1998.

⁷ Le *Cecina survey* est certes l'œuvre d'une équipe italienne, mais il n'est pas fortuit qu'il s'agisse d'un projet piloté par A. Carandini, qui a contribué à introduire les méthodes britanniques dans son pays. Par ailleurs, dans la mesure où la portion de territoire concernée par les prospections se situe en Etrurie, la comparaison avec les travaux pionniers sur l'Etrurie méridionale s'imposait d'elle-même.

⁸ On citera uniquement les travaux de M. Torelli sur l'Etrurie, *DdA*, 3, 1969, p. 285-363 ou *Epigrafia e ordine senatorio*, Tituli 5, Roma, 1982, p. 275-299.

⁹ N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 107 ; in *Italy and the West*, Oxford, 2001.

particulier des rapports de dépendance traditionnels, nécessaires à leur domination. L'analyse de N. Terrenato s'insère ainsi en partie dans la continuité des travaux menés en Grande-Bretagne depuis la parution de *The Romanization of Britain* (M. Millett, 1990). Dans la dernière décennie, l'école anglo-saxonne a en effet mis en avant le rôle joué par les élites provinciales dans la romanisation, expliquant le comportement de ces élites à la lumière de la théorie bourdieusienne de la distinction. Suite à la conquête romaine, les aristocraties locales auraient été touchées par un mouvement de délégitimation. Pour réaffirmer leur supériorité, elles se seraient approprié les codes culturels du conquérant, ce qui aurait engagé un mouvement d'émulation interne aux sociétés locales, et promu, en définitive, des changements structurels. Toutefois, le travail de N. Terrenato sape les bases de cette interprétation¹⁰, puisqu'il donne une vision totalement pacifiée et consensuelle des rapports sociaux dans la cité étrusque¹¹. Les élites deviennent ainsi les acteurs uniques de la romanisation, puisque les masses sont censées être fondamentalement passives et n'avoir pas les moyens d'une conscience historique¹². La romanisation est alors dépeinte suivant une série d'oppositions binaires, élites / masses, ou encore ville / campagnes. Du même coup, on en revient à une perspective diffusionniste des transformations politiques, sociales et culturelles¹³. La barrière que l'historiographie antérieure aux années 1960 plaçait entre Rome et les populations locales ne fait que glisser d'un cran vers le bas, passant désormais entre les élites et le corps social. Les élites locales furent-elles donc les seules protagonistes du processus de romanisation ? Répondre à cette question pour Volterra implique de discuter l'idée d'une permanence des structures économiques et sociales de la cité entre la conquête et le Ier siècle av. J.-C. On procèdera pour ce faire en deux temps, d'abord en retraçant les grandes

¹⁰ On aboutit à la même conclusion si l'on considère la position de N. Terrenato respectivement à celle des travaux antérieurs à ceux de M. Millett, par exemple l'ouvrage de W. Harris (*Rome in Etruria and Umbria*, Oxford, 1971), qui justifiait le ralliement des élites étrusques à Rome par la crainte qu'auraient suscitée chez eux les révoltes périodiques des dépendants.

¹¹ N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 110. Plus généralement, le modèle ici proposé tend à effacer toute dimension de violence dans le processus de romanisation, au profit de termes tels que « négociation » ou « consensus » : les soulèvements ne traduisirent jamais une volonté d'émancipation à l'égard de Rome ; les ponctuelles remises en ordre opérées par l'autorité romaine ne se firent jamais sur une grande échelle ; le fait que les armées impériales aient été stationnées loin de l'Italie montrent que les populations de la péninsule acquiesçaient, dans leur majorité, à l'autorité romaine. N. Terrenato, in *Italy and the West*, Oxford, 2001 ; *contra*, E. Curti, *ibid.*

¹² N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 110 : « *they had no means of knowing what went on far above their heads* ».

¹³ N. Terrenato, in *Italy and the West*, Oxford, 2001.

lignes de l'argumentation de N. Terrenato, puis en confrontant ses résultats avec ceux d'un dossier qu'il n'a pas totalement développé, la prosopographie des élites locales.

Les données des structures agraires : une cité où rien n'aurait changé ?

Le raisonnement suivi par N. Terrenato pour démontrer la stabilité de la cité de Volterra, aussi bien dans le *JRS* que dans *Italy and the West*, procède par glissements successifs, de l'analyse des structures agraires à la reconstitution des structures de la propriété foncière puis des structures sociales. Son point de départ est les prospections de surface réalisées depuis 1987 dans la vallée du Cecina¹⁴. Ce *survey* a permis d'établir que la distribution sur le territoire des fermes, villages et villas¹⁵, aux IIIe-IIe siècles av. J.-C. et sur la période 50 av. J.-C. – 100 ap. J.-C., n'évolua pratiquement pas¹⁶. Les villas étaient très peu nombreuses¹⁷ et leur installation ne semble pas avoir modifié en profondeur le maillage des petits établissements ruraux préexistants¹⁸. En outre, la propriété du sol dûit rester entre les mains des mêmes individus. L'identification des propriétaires des villas, soit sur la base des textes et de l'épigraphie funéraire¹⁹, soit sur des arguments archéologiques²⁰, indique

¹⁴ La portion de territoire étudiée correspond à un échantillon de 100 km², soit 1/8 de la vallée, qui elle-même couvre un tiers de l'*ager Volaterranus* : N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 95. Deux secteurs ont été privilégiés, la bande côtière et la zone collinaire située au Sud de la cité.

¹⁵ La distinction des trois types repose sur la surface occupée par le site et sur la nature des matériaux archéologiques repérés : les aires de 100 à 2000 m² correspondent à des fermes, celles de 2000 à 10000 m² à des villages ou des villas. Les villas se différencient des villages par la présence de tessères, stucs, marbres et morceaux de *suspensurae* susceptibles d'avoir appartenu à une *pars urbana*. Les prospections géophysiques réalisées dans la moyenne vallée du Cecina (*JRS*, 88, 1998, p. 96, n. 11) semblent avoir confirmé le bien-fondé des critères choisis pour identifier villas et villages. Toutefois, N. Terrenato, *Arch. Cl.*, 46, 1994, p. 473, indique que la proportion des villas dotées d'éléments de luxe est extrêmement réduite à Volterra : cette précision ne fait peut-être que traduire l'état inachevé de l'enquête en 1994, mais elle conduit à s'interroger sur la pertinence de la distinction établie entre villas et villages, notamment pour le début de la période. S'il faut réévaluer à la baisse la part des grandes résidences rurales, l'interprétation des structures agraires et donc des structures de propriété s'en trouve modifiée.

¹⁶ La tendance est à une légère contraction du nombre des sites.

¹⁷ Cf. N. Terrenato, *Boll. Arch.*, 23-24, 1993, p. 114.

¹⁸ N. Terrenato, *Arch. Cl.*, 46, 1994, p. 471-473 : la chronologie respective des fermes, villages et villas indique que les deux tiers des villages et la quasi totalité des fermes sont présents dès le IIIe siècle, tandis que les villas apparaissent à partir du IIe siècle. Voir également, sur les structures agraires de l'Etrurie septentrionale, P. Van Dommelen, in E. Scott ed., *TRAC 1*, Aldershot, 1993, p. 180.

¹⁹ N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 101-102 : il s'agit de l'épithaphe d'Anaenius Pharianus à Il Puntone (*AE*, 1982, 356) et de celle de Pestinia Apricula à Scorgiano (N. Casini, *Arch. Cl.*, 9, 1957, p. 76-87). Les sources littéraires (Rut. Nam., 1, 466) évoquent par ailleurs une villa des Caecinae.

apparemment que les grandes familles du cru conservèrent leurs domaines plusieurs siècles. Enfin, la présence de fermes autour des villas rend peu vraisemblable une exploitation du sol par le biais de main d'œuvre servile. La fouille du complexe de S. Mario²¹ suggère que les occupants des petits établissements ruraux étaient étrusques²² et qu'ils n'étaient pas propriétaires de leur habitation²³. Comme les petits établissements montrent les mêmes caractères sur la côte, où ils sont associés aux villas, et à l'intérieur des terres, où les villas sont absentes, ils ne doivent pas avoir abrité des colons (le versement d'une rente impliquant l'existence d'une structure de type villa²⁴), mais des paysans dépendants²⁵. On en conclura que les élites d'origine étrusque furent en mesure de préserver à la fois le contrôle qu'elles exerçaient sur la terre et les relations sociales qui fondaient les équilibres locaux. La clé de lecture de cette situation se trouverait, en définitive, dans la correspondance cicéronienne²⁶ : les aristocrates étrusques auraient su mobiliser à Rome des appuis suffisants pour négocier le maintien du *statu quo*.

La reconstruction opérée par N. Terrenato soulève certaines difficultés, liées à la nature des sources qu'il a privilégiées²⁷. Dans l'ensemble, l'interprétation est centrée sur l'indicateur archéologique représenté par la villa. La lecture des données a

²⁰ 7 des 19 villas repérées sur le territoire de Volterra furent construites au début du IIe siècle : l'autonomie juridique de la cité à l'époque implique que les propriétaires de villas aient alors été des Etrusques. Par ailleurs, la tombe hypogée, de tradition locale, permettrait, même en l'absence d'épigraphes, d'identifier les propriétaires comme étant d'origine locale. *A contrario*, l'*ager Volaterranus* n'a livré qu'un nombre très restreint de monuments funéraires en forme de stèle, qui pourraient signaler la présence d'une élite coloniale.

²¹ L. Motta, N. Terrenato, *Boll. Arch.*, 23-24, 1993, p. 109-116.

²² La technique de construction ne recourt pas au ciment, matériau typiquement romain.

²³ La structure n'a pratiquement pas subi de réfections jusqu'à la fin de l'Antiquité, alors que la fouille a mis en évidence un nombre assez considérable de *small finds*, qui montrent que les occupants avaient un niveau économique relativement élevé.

²⁴ N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 109.

²⁵ Les sources littéraires semblent évoquer des réalités similaires. DH, 9, 5, 4 ; Liv., 10, 36 ; *Prophétie de Vegoia* (C. Lachmann, *Gromatici Veteres*, Berlin, 1848, p. 350-351). Selon N. Terrenato, *JRS*, 88, 1998, p. 110, les documents épigraphiques qui font état de *lautni* renverraient au même contexte.

²⁶ Voir le cas des Caecinae ou celui de C. Curtius (*Fam.*, 13, 5).

²⁷ Sur l'utilisation des structures agraires pour retracer les structures sociales, voir les réticences d'E. Gabba, in E. Gabba, M. Pasquinucci, *Strutture agrarie e allevamento trasumante nell'Italia romana*, Pisa, 1979, p. 24, et de F. Coarelli, in M. Cristofani, M. Martelli eds., *Caratteri dell'ellenismo nelle urne étrusques*, Firenze, 1977, p. 82. De fait, M. Cristofani, in M. Cristofani, M. Martelli eds., *Caratteri dell'ellenismo nelle urne étrusques*, Firenze, 1977, p. 74-75, et N. Terrenato, à partir du même constat, la diffusion des petits établissements sur le territoire, déduisent l'un que des révolutions sociales ont permis la formation d'une couche de petits propriétaires, l'autre que les structures traditionnelles de la société étrusque perdurèrent.

ainsi visiblement été infléchi par la comparaison systématique avec le cas de Settefinestre. Sur l'*ager Cosanus*, on a fait de la villa un critère de romanisation, à partir de l'idée qu'elle correspondait à une intensification de la production agricole, permise par l'acroissement de la taille des domaines et la disparition des petits établissements ruraux²⁸ ; qu'elle coïncidait avec l'introduction de main d'œuvre servile ; qu'elle matérialisait l'emprise de la propriété sénatoriale sur le sol italien. Sur tous ces plans, Volterra constituerait une anomalie. Toutefois, le modèle de Cosa procède lui-même de certains *a priori* interprétatifs. A Volterra, le *Cecina survey* n'a repéré que 19 villas, concentrées sur la bande côtière, mais l'absence de villas à l'intérieur des terres ne semble pas anormale, puisque ce type de structure, par définition, était implanté dans des zones qui permettaient l'écoulement des produits par les grandes voies de communication terrestres ou maritimes²⁹. Par ailleurs, la proportion de villas sur l'ensemble des sites ne paraît pas inférieure aux données livrées par l'Etrurie dans sa totalité³⁰. En outre, l'idée que villa et fermes s'excluent mutuellement doit être réexaminée : comme le souligne J.-P. Vallat³¹, on n'a pas cherché à Settefinestre à mettre en relation les ateliers de fabrication d'amphores dispersés dans la Valle d'Oro avec des habitats. Plusieurs formes de travail ont donc pu, à Settefinestre comme ailleurs, être utilisées dans les limites d'une même propriété³² et Volterra, avec ses fermes entourant les villas, pourrait donc fort bien ne montrer aucune spécificité³³. Enfin, N. Terrenato ne semble pas prendre en compte la possibilité que la concentration foncière ait pris d'autres formes que la constitution de grandes parcelles d'un seul tenant, centrés sur une «*casa padronale*»³⁴, ou qu'une rente foncière ait pu être versée en ville ou perçue à la ferme par un intermédiaire.

²⁸ Cette idée est directement issue de la reconstruction, par Toynbee ou Tibiletti, de l'évolution agraire de l'Italie républicaine.

²⁹ E. Gabba, *RFIC*, 92, 1974, p. 93.

³⁰ J.-P. Vallat, in G. Barker, J. Lloyd eds., *Roman Landscapes*, London, 1991, p. 12.

³¹ J.-P. Vallat, *Ann.ESC*, 42/1, 1987, p. 195, à partir de la remarque de M. G. Celuzza, E. Regoli, in A. Carandini ed., *Settefinestre*, Modena, 1985, p. 52.

³² E. Gabba, *Opus*, 1, 1982, p. 382-383.

³³ G. Pucci, in A. Carandini ed., *Settefinestre*, Modena, 1985, p. 18, relevait déjà qu'en Ombrie, les villas ne semblent pas avoir supplanté la petite propriété (autrement dit qu'elles coexistent avec les petits sites ruraux). Dans le cas de Volterra, il est intéressant qu'A. Carandini, in *Volterra '88*, Volterra, 1988, p. 110 et *L'Italie d'Auguste à Dioclétien*, Roma, 1994, p. 170, ait d'abord proposé un modèle interprétatif construit autour de l'association du village et de la villa : ce modèle, apparemment abandonné par N. Terrenato, pour des raisons que j'ignore, pourrait en définitive présenter des points communs avec la situation de Cosa.

³⁴ L. Foxhall, *JRS*, 80, 1990, p. 100 : une grande propriété peut être exploitée en petites unités ; P. Garnsey, *PCPhS*, 205, 1979, p. 17-18 : le statut juridique des exploitants peut changer sans qu'ils abandonnent leur maison.

Cette dernière remarque conduit à s'interroger sur l'exception que constitueraient les structures de dépendance volterrannes. La main d'œuvre rurale, n'étant composée ni d'esclaves ni de colons, témoignerait de la survie d'un type traditionnel de dépendance, dont les sources littéraires feraient état par ailleurs. Toutefois, E. Benelli³⁵ a souligné récemment que tous les passages généralement invoqués pour justifier l'idée que les structures de dépendance étrusques différaient de l'esclavage au sens classique sont susceptibles d'une lecture « normalisée », dans le cadre des réalités juridiques romaines. Les occupants des petits établissements présents sur le territoire de Volterra peuvent donc avoir été soit des petits propriétaires³⁶, soit l'équivalent de fermiers ou métayers. Le troisième et dernier point qui témoignerait du particularisme volterrann est l'identité étrusque des propriétaires de villas. Or, cette dernière est établie à partir de sources épigraphiques et littéraires nettement postérieures aux données archéologiques, ce qui implique qu'on a écarté l'hypothèse de mouvements de propriété. Par ailleurs, on raisonne, à Volterra et à Cosa, sur un nombre si limité de cas que la légitimité d'une comparaison entre les deux sites se révèle discutable. En définitive, l'indicateur représenté par la villa a conditionné la chronologie proposée pour le processus de romanisation. Pour dater les établissements repérés lors des prospections, on a en effet eu recours à des catégories céramiques telles que le vernis noir, la sigillée, les amphores gréco-italiques ou les Dr 2-4, ce qui a amené à répartir les sites de part et d'autre des années 50 av. J.-C³⁷. Ce découpage a nécessairement renforcé l'image d'immobilité des structures sociales entre la conquête et le milieu du Ier siècle. Le critère privilégié pour étudier la romanisation de Volterra a donc en bonne part contribué à fonder la thèse de la permanence de la cité.

³⁵ E. Benelli, *PP*, 51, 1996, p. 335-344.

³⁶ L'idée qu'un propriétaire investit nécessairement ses surplus dans l'amélioration des structures de son exploitation, ce qui ne semble pas être le cas à Volterra, se fonde sur des considérations de nature psychologique. Par ailleurs, mettre en relation la technique de construction d'un bâtiment et l'appartenance ethnique de son occupant exclut que des usages régionaux aient été adoptés par des nouveaux venus. Dans un autre ordre d'idée, on a à Chiusi une tombe dont la séquence généalogique montre que des latinophones installés en Etrurie se sont mis à graver leurs épitaphes en étrusque et à recourir aux traditions funéraires locales. Je ne vois donc pas pourquoi certaines fermes de l'intérieur des terres n'auraient pas appartenu à des vétérans romains déduits sur l'*ager Volaterranus*.

³⁷ A l'opposé, E. Curti, *JRS*, 86, 1996, p. 185, insiste sur les ruptures qui, en Italie méridionale, marquèrent les lendemains immédiats de la conquête.

Les données prosopographiques

Si l'élément qui permet le mieux d'apprécier la stabilité ou les mutations des structures socio-économiques est la propriété du sol, et si les *surveys* ne fournissent pas d'indications univoques sur ce point, comment suivre les mutations des équilibres fonciers ? Trois types de données seulement sont susceptibles de fournir le nom des propriétaires terriens, les sources littéraires, l'épigraphie, et plus généralement, la prosopographie des élites locales. Les renseignements livrés par les textes ne sont valides que pour l'époque à laquelle ils se réfèrent : lorsqu'on se limite à l'intervalle chronologique compris entre la conquête romaine et la fin du Ier siècle ap. J.-C., le témoignage de Rutilius Namatianus³⁸ sur la villa des Caecina ne peut par exemple être invoqué, si bien qu'on ne connaît en tout et pour tout que deux propriétaires fonciers pour Volterra³⁹. Les inscriptions funéraires retrouvées sur l'*ager Volaterranus* constituent un deuxième ensemble, la présence d'un tombeau isolé signalant vraisemblablement celle d'un domaine. Toutefois, à Volterra, la faible diffusion de la pratique épigraphique et le regroupement des dépositions dans les nécropoles urbaines réduisent le nombre des attestations utiles à notre propos⁴⁰. Les *bolli* onomastiques, pour leur part, peuvent être hypothétiquement mis en relation avec la possession d'une *figlina*, mais ils n'autorisent pas à localiser le *fundus*. Dans notre corpus, les tuiles au nom des Caecina⁴¹ retrouvées à Vallebuona furent très certainement fabriquées par un atelier dépendant d'un gisement d'argile possédé par les commanditaires du théâtre, mais rien n'assure que le graffite avant cuisson au nom de *lecu*, sur l'amphore de Scannini éditée par S. Bruni⁴², fasse allusion au producteur : le conteneur, en effet, portait également un *bollo*⁴³. En définitive, le moyen le plus efficace de recenser les propriétaires fonciers consiste peut-être à renverser la perspective et à considérer que la qualification censitaire exigée des magistrats⁴⁴ faisait qu'ils possédaient

³⁸ Rut. Nam., 1, 466.

³⁹ C. Curtius (Cic., *Fam.*, 13, 5), et un Caecina éleveur de chevaux (Pl., *NH*, 10, 71).

⁴⁰ H. Rix ed., *Etruskische Texte*, II, Wiesbaden, 1991, Vt 1.61-1.64 (*semna*) ; 1.72 (*taroste*) ; 1.77-1.81, 2.10 (*calisna sepu*) ; 2.21-2.22 ? (*fulu*) ; 8.1 (*tite cale*) ; *CIL*, XI, 1741 (Resius) ; 1758 (Aulinna) ; 1767 (Caecina) ; 1783 (Pedanius). *CIL*, XI, 7080 ne fournit pas le nom du défunt. Il faut ajouter deux inscriptions d'affranchis impériaux, qui permettent de situer un domaine de Germanicus (*CIL*, XI, 1753) et un domaine vraisemblablement de Claude (*CIL*, XI, 7082).

⁴¹ M. Munzi, in *Epigrafia della produzione e della distribuzione*, CEFR 193, Roma, 1994, p. 385-395.

⁴² S. Bruni, in *Aspetti della cultura di Volterra etrusca*, Volterra, 1997, p. 170-171.

⁴³ On a en définitive comptabilisé les tuiles des Caecina et Vt 6.3, et rattaché l'amphore de Scannini à la catégorie précédente, en considérant qu'elle permettait d'identifier le titulaire de la tombe.

⁴⁴ Volterra a dû devenir cité fédérée dans le courant du IIIe siècle, puisqu'elle fournit du bois de charpente et du blé à l'expédition de Scipion en 205 (Liv., 28, 45, 15). Il est probable que les obligations militaires liées à ce statut ait entraîné une progressive adéquation à l'organisation censitaire

nécessairement des terres⁴⁵. La mention d'une fonction ou la représentation des insignes de magistrat sur une inscription permettent ainsi d'ajouter seize personnes à nos listes⁴⁶. Les gradins du théâtre de Vallebuona donnent, en outre, les noms des titulaires de la proédrrie, mais ces derniers, d'après la loi d'Urso⁴⁷, pouvaient faire partie aussi bien de l'aristocratie romaine que des décurions et magistrats locaux. Les attestations julio-claudiennes susceptibles de faire allusion à des *domi nobiles* se rapportent à huit gentilices⁴⁸ (voir tableau ci-contre).

gentilice - référence	critère de sélection	datation	origine locale	origine extérieure	localisation de la propriété foncière
<i>taraste</i> , Vt 1.72	tombe rurale	IVe-IIIe	x		Montaione
<i>tite cale</i> , Vt 8.1	tombe rurale ?	IVe-IIIe (céramique peinte)	x (G et CG associés seulement à Volterra)		Marmini
<i>calisna sepu</i> , Vt 1.77-1.81, 2.10	tombe rurale	IVe-milieu IIe, avec une réoccupation augustéenne ?	x (G et CG associés seulement à Volterra)		Casole
<i>semna</i> , Vt 1.61-1.64	tombe rurale	2 ^e moitié IIIe (paléographie)	x (attestations du G concentrées à Volterra)		Castellina in Chianti
<i>flave</i> , Vt 1.23	magistrat	2 ^e moitié IIIe		x (sarcophages typiques)	?

en vigueur à Rome : T. Mommsen, *DPR*, 6/2, Paris, 1889, p. 303, n. 3 (sur la foi de Liv., 29, 15, 7, qui lui parle des colonies).

⁴⁵ Aucune source ne dit explicitement que le patrimoine d'un magistrat devait être composé de terres mais les lois épigraphiques, quand elles évoquent la possibilité d'une prise de gages, utilisent le terme *praedia* (Loi de Tarente, l. 9 = *Roman Statutes*, I, London, 1996, p. 304 ; Loi d'Irni, LX = *AE*, 1986, 333, p. 97).

⁴⁶ Vt 1.21 (*ceicna*) ; 1.23 (*flave*) ; 1.105 (*cneuna*) ; 1.129 (*lecu*) ; 7.2 (*ceulna*) ; *CIL*, XI, 1744 (Caesius) ; 1745 (Celtus – l'inscription vient peut-être d'une tombe rurale) ; 1746 (Cilnius) ; 1749 (Poena) ; 7066 (Pompilius). Vt 1.164 ; *CIE* 140 ; *Il teatro romano di Volterra*, p. 68 ; *AE*, 1982, 329 ; *CIL*, XI, 1738 et 7067 sont des anonymes.

⁴⁷ Loi d'Urso, CXXV-CXXVII = *Roman Statutes*, I, London, 1996, p. 413-414.

⁴⁸ Aelius (*AE*, 1982, 340) ; Caecina (*AE*, 1982, 335 et 339) ; Persius (*AE*, 1982, 348 et 350) ; Ter(...) (*AE*, 1982, 341) ; Vibius Gallus (*AE*, 1957, 221) ; [...]aen(...) (*AE*, 1982, 341) ; [...]iti[...] (*AE*, 1982, 343). Le dossier des inscriptions du théâtre a été traité par M. Munzi, in M. Munzi, N. Terrenato eds., *Volterra. Il teatro e le terme*, Firenze, 2000, p. 109-138.

				d'Etrurie du Sud)	
<i>fulu</i> , Bull., 1830, p. 65-71	tombe rurale	début IIe	?	?	Peccioli
<i>lecu</i> , <i>Aspetti della cultura...</i> , p. 170-171	tombe rurale, prêtre	début IIe-1 ^e moitié Ier	x (attestations du G concentrées à Volterra)		Scannini ? (problème d'interprétation de l'amphore)
<i>ceulna</i> , Vt 7.2	magistrat	début IIe (type de couvercle)	x (G attesté seulement à Volterra)		?
<i>cneuna</i> , Vt 1.105	magistrat	fin IIe-1 ^{er} quart Ier		? attestations antérieures en Etrurie du Sud Vc 1.88, Ta 1.236	?
<i>ceicna / Caecina</i>	Pl., NH, 10, 71 ; magistrat Vt 1.20 ; proédrie ; <i>bollo</i> ; CIL, XI, 1767	Ier av. J.-C. – Ier ap. J.-C.	x (attestations du G concentrées à Volterra)		toponyme Cecina ? ; Vada ? ; emplacement du théâtre de Vallebuona ?
<i>cupni</i> , Vt 6.3	<i>bollo</i>	1 ^e moitié Ier	x		Massa, Serrazzano ou Lustignano
<i>Curtius</i> , Cic., <i>Fam.</i> , 13, 5	source littéraire	milieu Ier	?	?	toponymes Corzana et Cortennano ?
<i>Caesius</i> , CIL, XI, 1744	magistrat	3 ^e quart Ier		x (G attesté sous la République dans le Latium et en Campanie, ou à Chiusi)	?
<i>Poena</i> , CIL, XI, 1749	magistrat	dernier tiers du Ier siècle av.	x		?
Germanicus, CIL, XI, 1753	tombe rurale d'affranchis	Tibère			Monte Varchi, S. Miniato
Aulinna, CIL, XI, 1758	tombe rurale	Tibère		<i>aulna</i> ? (Chiusi ou Volsinies)	?
<i>Pompilius</i> , CIL, XI, 7066	magistrat	Tibère		x (attestations	?

				du G à Rome et en Campanie sous la République)	
<i>Celtus</i> , <i>CIL</i> , XI, 1745	magistrat	1 ^e moitié 1er	?	ethnique ?	S. Miniato (tombe ?)
<i>Pedanius</i> , <i>CIL</i> , XI, 1783	tombe rurale	1 ^e moitié 1er		x (Cisalpine ou Ombrie)	Vada, Saracene
<i>Claude</i> , <i>CIL</i> , XI, 7082	tombe rurale ? d'un affranchi	milieu 1er			Pieve di S. Marcellino in Chianti
<i>Resius</i> , <i>CIL</i> , XI, 1741	tombe rurale	Néron		<i>resna</i> ? Ombrie ?	Fatagliano
<i>Aelius</i> , <i>AE</i> , 1982, 340	proédrie	époque julio-claudienne		x (G attesté sous la République à Rome et en Ombrie)	?
<i>Cilnius</i> , <i>CIL</i> , XI, 1746	magistrat	1er		x (Arezzo)	?
<i>Persius</i> , <i>AE</i> , 348 et 350	proédrie	1er (G étrusque attesté dans 1 ^e moitié 1er av.)	x		Luna ? (<i>Sat.</i> , 6) ; Casone (<i>AE</i> , 1995, 501, tribu Gal.) ; Capannoli ? (affranchi XI, 1785)
<i>Petr(onius)</i> , <i>AE</i> , 1982, 333	proédrie	1er		x (G ombrien si le cos 81 est issu de la famille)	
<i>Ter(...)</i> , <i>AE</i> , 1982, 341	proédrie	1er		x	
<i>Vibius Gallus</i> , <i>AE</i> , 1957, 221	proédrie	1er		x (Pérouse, Lucca)	Populonia ? (<i>CIL</i> , XI, 2605)
[...]aen(...), <i>AE</i> , 1982, 341	proédrie	1er et au delà	?	?	?
[...]iti[...], <i>AE</i> , 1982, 343	proédrie	1er et au delà	?	?	?

Le classement chronologique des propriétaires fonciers montre un renouvellement permanent du groupe⁴⁹ :

⁴⁹ Le nombre très limité des attestations rend toute interprétation sujette à caution, mais on peut raisonner sur un nombre d'exemples un peu supérieur à celui dont disposait N. Terrenato.

date	nombre de gentilices attestés	nombre des gentilices qui perdurent par rapport à la phase précédente	nombre des gentilices qui apparaissent par rapport à la phase précédente	nombre des gentilices qui ont disparu par rapport à la phase précédente
300-250 av. J.-C.	3			
250-200 av. J.-C.	5	3	2	0
200-150 av. J.-C.	4	1	3	4
150-100 av. J.-C.	0 ou 1	0 ou 1	0	3 ou 4
100-50 av. J.-C.	4	1	3	0
50-1 av. J.-C.	4	1	3	3
1-50 ap. J.-C.	13	1	12	3
50-100 ap. J.-C.	10	9	1	4

Sauf entre 50 et 100 ap. J.-C., la proportion des gentilices qui perdurent d'un demi-siècle à l'autre est systématiquement inférieure à celle des noms qui apparaissent ou disparaissent. Ce « *turn over* » paraît trop systématique pour être imputé uniquement aux lacunes de la documentation. De fait, les lignées ne paraissent pas avoir été en mesure d'assurer leur continuité. 3 gentilices seulement (*calisna œpeu*, *lecu*, *ceicna*) sur 27 sont présents sur plus d'une tranche chronologique⁵⁰. Faut-il attribuer le renouvellement permanent de ceux qui formaient l'élite de la cité à l'extinction naturelle ou à des situations de crise ? On ne peut trancher que lorsque les occurrences deviennent un peu plus abondantes, autrement dit à partir du Ier siècle de notre ère. L'augmentation soudaine des propriétaires fonciers connus à Volterra et l'apparition massive de nouveaux *nomina* à cette époque semblent être la conséquence logique de la déduction coloniale de la période triumvirale ou augustéenne⁵¹. De fait, jusqu'à la fin du Ier siècle av. J.-C., les grandes lignées de Volterra portent le plus souvent des gentilices typiquement locaux, puis la proportion de *nomina* latins ou osco-ombriens augmente fortement en leur sein⁵². La disparition, dès les années 50-100, d'un tiers des gentilices apparus dans la première moitié du siècle traduirait alors la fragilité propre aux élites coloniales. Il semble donc nécessaire de souligner la rupture constituée par la colonisation de Volterra. Les structures agraires montraient d'ailleurs cette césure, puisque près de 40% des petits établissements ruraux de l'*ager Volaterranus* furent abandonnés lors du passage de la République à l'Empire. Toutefois, si la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. constitue un tournant, on ne doit pas négliger le fait que, depuis le passage de l'Etrurie sous l'autorité romaine,

⁵⁰ Dans les autres cas, la comptabilisation des lignées à plusieurs reprises est simplement due à l'impossibilité de préciser la chronologie des attestations.

⁵¹ M. Munzi, N. Terrenato, *Ostraka*, 3, 1994, p. 31-42.

⁵² L'installation de colons éclairerait également le recours plus systématique à la pratique épigraphique.

l'instabilité de l'assiette foncière était apparemment une caractéristique majeure de la région.

A partir du moment où l'on en vient à conclure que la composition des élites de Volterra fut régulièrement modifiée, leur capacité à négocier et contrôler le déroulement du processus de romanisation paraît bien hypothétique. Faut-il donc continuer à rapporter toute l'initiative de la romanisation aux aristocraties locales, ou bien considérer que d'autres franges de la société volterrane contribuèrent aux évolutions en œuvre durant la période ? L'étude du passage de la langue étrusque au latin constituera notre champ d'enquête. La comparaison des épitaphes des élites foncières et des autres habitants de la cité⁵³ montre qu'au Ier siècle av. J.-C., les notables sont surreprésentés dans la documentation épigraphique en latin. Leurs inscriptions funéraires forment plus d'un tiers du corpus, alors que logiquement les élites devaient constituer une moindre proportion de la population. Qui plus est, la quasi totalité des occurrences renvoie à la lignée des *ceicna*. Est-ce à dire que les aristocrates volterrans firent plus rapidement que leurs concitoyens le choix de rédiger leurs épitaphes en latin ? Les plus anciennes inscriptions funéraires latines attestées chez les élites volterrannes apparaissent dans une des tombes *ceicna*, dans le troisième quart du Ier siècle av. J.-C. (*CIL*, XI, 1765). On n'est par ailleurs en mesure de dater qu'une seule épitaphe dans le groupe des défunts n'appartenant pas aux élites (*CIL*, XI, 1766), et elle est soit antérieure, soit contemporaine à *CIL*, XI, 1765. On n'a donc pas les moyens de démontrer que les notables furent plus précoces dans l'usage du latin. Au contraire même, les épitaphes en étrusque sont très majoritaires au Ier siècle av. J.-C. dans l'aristocratie. Les titulaires d'épitaphes rédigées en latin et qui n'appartenaient pas aux élites peuvent être classés en deux catégories, d'une part les affranchis, parmi lesquels se distinguent les *liberti* des grandes familles locales⁵⁴, ensuite les individus d'origine latine⁵⁵. G. Woolf a vu dans le comportement linguistique des affranchis des notables une marque de mimétisme vis-à-vis de leurs anciens maîtres⁵⁶, mais on ne peut appliquer cette conclusion à tous les possesseurs

⁵³ Les épitaphes républicaines rédigées en latin se partagent comme suit : élites : *CIL*, XI, 1744, 1762, 1764, 1765, 1767, 1770, 7069 ; autres catégories sociales : *CIL*, XI, 1756 ?, 1761, 1766, 1782, 1786, 1792, 7070, 7071, 7072, 7073, *CIE* 58. *CIL*, XI, 1795, 7079, 7080, 7081 sont trop fragmentaires pour être intégrées. Le statut de *CIL*, XI, 1776 ne peut être précisé à partir des critères que nous avons choisis : l'urne se trouve dans la tombe du magistrat Vt 1.23, la défunte porte le même gentilice que lui, mais la déposition est postérieure de deux siècles et l'on ne peut se prononcer sur le statut des *flave* à l'époque augustéenne.

⁵⁴ *CIL*, XI, 1761 ou 1766 par exemple.

⁵⁵ *CIL*, XI, 1782 et 7071 (Papirius) ; 1792 (Vettius) ; 7073 (Publius). D'après les *ILLRP*, ces gentilices étaient typiquement romains.

⁵⁶ G. Woolf, *Becoming Roman*, Cambridge, 1998, p. 104.

d'épigraphes en latin. L'usage de cette langue semble donc avoir été promu d'une part par les colons dont c'était la langue maternelle, d'autre part par les affranchis d'origine locale qui, à partir de 90 av. J.-C., durent à Rome une amélioration notable de leur statut juridique⁵⁷. Il paraît ainsi difficile de rapporter, sur tous les points, toute l'initiative du processus de romanisation aux élites traditionnelles.

Conclusion

En définitive, la lecture de la romanisation de Volterra proposée par N. Terrenato semble réclamer quelques inflexions : si elle attire notre attention sur les effets paradoxaux de la conquête, et en particulier sur l'éventualité que certains individus ou groupes d'individus qui appartenaient aux aristocraties pré-romaines aient pu consolider leurs positions à la faveur du passage de leur cité sous l'autorité de Rome, elle a tendance à généraliser une remarque qui ne peut s'appliquer qu'à un nombre limité de personnages, et dans le cas de Volterra pratiquement aux seuls Caecina. Si elle met en valeur, à juste titre, la rupture essentielle que constitua dans l'histoire de la cité la colonisation triumvirale ou augustéenne, elle gomme les traces antérieures d'évolution. Surtout, en se focalisant sur le rôle historique des élites, elle en arrive à négliger, dans le fonctionnement de la société volterrane, les rapports entre les différentes composantes de la cité. C'est sur cet aspect que nous souhaiterions pour notre part mettre l'accent : la latinisation en particulier nous semble résulter d'une situation de compétition pour le pouvoir à l'intérieur des sociétés locales. En l'occurrence, c'est essentiellement l'introduction de nouveaux éléments issus de la colonisation qui contribua à instaurer cette situation, mais certains indices suggèrent que les catégories étrusques les plus modestes prirent rang dans ce mouvement. On a vu que la perspective mise en avant par N. Terrenato dépendait étroitement des indicateurs qu'il a choisis pour aborder la question de la romanisation. Ceux-ci conditionnent donc, comme le soulignait N. Terrenato lui-même, les résultats auxquels on parvient : on ne peut donc que souhaiter que de nouvelles contributions, variant les angles d'approche, continuent à préciser et à complexifier le tableau de la romanisation de Volterra.

⁵⁷ Avant 90, l'affranchi, en Etrurie, n'est pas citoyen.